

Position féminine et pas-tout

Le numéro 11 de la revue *La Clinique Lacanienne*¹ consacré à la Féminité, et dirigé par Claude-Noële Pickmann, combine une série diversifiée d'approches — clinique, théorique, logique, structurale, anthropologique, sociologique — autour de la problématique du féminin telle que les psychanalystes aujourd'hui tentent de la penser, dans le devenir incessant du monde. Il y a là un ensemble d'articles très riche et rigoureux.

Quelques données générales d'abord.

Toutes et tous les auteurs des articles ont lu Lacan et donc pris acte des points d'avancée de ses élaborations — ici quant au féminin — par rapport aux élaborations de Freud. Dite schématiquement, cette avancée lacanienne consiste à faire passer le féminin freudien d'un en-moins à en-plus : de ce qui manque aux femmes à ce qui les constitue pour part en excès à l'univers masculin. Pour Lacan, la fonction phallique n'épuise donc pas un féminin qu'il pose dans le tout Autre, dans l'hétérogène au signifiant, dans le hors mots et donc dans le hors sens.

Selon une logique particulière, inventée à partir de la logique d'Aristote, Lacan écrit des formules de la sexuation, où le côté homme et le côté femme figurent : il y a bien deux pôles. La fonction phallique fondant la castration s'inscrit côté homme mais vaut comme universelle, donc pour tous les parlêtres, qu'ils se rangent sous le signifiant « homme » ou « femme ». Les deux pôles sont donc bien convoqués mais tout autrement que par Freud pour qui, nous venons de le dire, le féminin s'avère d'abord dans le manque. Chez Lacan le pôle dit féminin, de ceci qu'il n'est « pas tout » à la fonction phallique, non point s'en excepte mais y objecte, introduit dans l'universel phallique, une brèche, un discord.

En termes de jouissance, ceci désigne qu'il n'y a pas que la jouissance phallique mais une autre jouissance, une jouissance en plus, arrimée à ce qui fait faille dans l'Autre symbolique de la chaîne signifiante. Cette jouissance-là, non dicible donc, non inscriptible dans le savoir inconscient, non seulement fait trou, mais devient pôle de trouble : elle conteste, déstabilise l'économie psychique régie par la fonction phallique. Ces considérations schématiques résument ce qui commence à faire ritournelle dans les milieux lacaniens.

Le fait que le pôle dit féminin soit porté de manière privilégiée par des femmes (une par une), n'empêche nullement que desdits hommes s'inscrivent (ou se trouvent inscrits) de ce côté-là. Il y a là un avantage pour la pensée : celui

¹ Revue *La clinique lacanienne*, n° 11, 2006/2, Érès.

de ne pas l'embourber dans les dérives d'un essentialisme dogmatique, ontologisant « le » féminin, figé, face au masculin, dans des représentations a priori. En vérité, si l'on voulait éviter cette dérive, il faudrait s'en tenir strictement au seul usage du féminin comme qualificatif d'une position que femmes et hommes peuvent adopter.

Plusieurs articles ont un point de vue commun : sous diverses formulations et selon des angles d'attaques différents, il s'agit d'une pensée « du féminin » comme facteur dynamique, comme puissance de ce qui met en mouvement, relançant le désir autrement que sous la seule loi paternelle du phallus et de l'un qui s'en excepte.

Ainsi Marie-Jean Sauret pose au départ de son article la question suivante : pourquoi donc le sacrifice encore actuel des femmes (violées, lapidées, battues, tuées, harcelées, victimes de l'inégalité sociale, économique etc.) ? Et il répond : parce que le féminin est porteur d'une altérité qui fonde ce par quoi le vivre ensemble d'une société se renouvelle. Il s'agit pour lui de démontrer comment ce qui fut nommé « l'asocialité des femmes » contribue en fait à l'invention du lien social. Et pour ce faire il mobilise tout l'appareillage conceptuel lacanien : depuis la préexistence de l'Autre comme langage qui impose aux humains les lois du signifiant, jusqu'à l'affinité de « femme » et symptôme, par quoi un sujet résiste à sa résorption intégrale dans le savoir enchaîné aux signifiants de l'Autre symbolique.

Impossible ici de reprendre les étapes de cette belle démonstration qu'il faut lire et travailler pas à pas. Notons seulement qu'à la fin de son article, lorsque Jean-Marie Sauret propose de prendre appui sur l'altérité au signifiant, il évoque un sujet qui, sachant ce qu'il doit au tout Autre, consentirait au pas-tout, — au lieu de le dénier ou le fuir — et donc accueillerait cette part dite féminine de la sexuation, pour inventer le monde.

On retrouve des considérations analogues dans le lumineux article de Claude-Noëlle Pickmann intitulé « D'une féminité pas toute ». Après un parcours remarquablement clair à travers Freud et Lacan, elle souligne, elle aussi, la valeur civilisatrice du pas-tout : le féminin de n'être pas tout à l'univers phallique est, en même temps qu'il y est inscrit, rencontre avec ce qui y fait trou : trou dans l'Autre signifiant. Objectant à l'Un de l'exception, le pas-tout serait donc susceptible de mettre en cause l'idéal qu'il traite par destitution. Ce faisant il peut être qualifié d'athée, il critique la prise en masse des groupes dans l'identification horizontale de ceux qui les composent et dans celle, verticale, au maître.

Claude-Noëlle Pickmann ne cède pas pour autant à une idéalisation du « pas-tout ». Et elle n'oublie pas que le côté femme est aussi, nécessairement — mais seulement pour part — inscrit côté homme. Ainsi décrira-t-elle dans son chapitre clinique les ravages possibles impliqués par la rencontre de la seule jouissance Autre, c'est-à-dire là où la suppléance phallique ferait défaut. Non

seulement l'absence de tout repère peut induire des signes de psychose ou de mélancolie, non seulement à la place de la jouissance Autre revient en force la jouissance de l'Autre maternel en sa puissance primordiale, mais on peut voir dans la clinique se développer un recours fou au père porteur de la loi, ou à la mère idéale, pour enfin donner nom à cette part féminine que le signifiant échoue à dire.

En revanche, soutenir la position de « pas-tout-à-la-fonction-phallique » permet de nouer cette fonction ET la jouissance Autre : usage d'un « pas-tout » qui s'avère très précieux dans la pratique analytique même.

À moins qu'un sujet, en fin d'analyse, parvienne à prendre ses appuis dans le rien de cette jouissance qualifiée de féminine : la donne phallique de l'exclusion du féminin, et par voie de conséquence de l'exclusion de toute altérité s'en trouverait modifiée. On pense ici à la politique désastreuse menée par l'Occident, politique de haine et d'exclusion à l'endroit de celui qui lui est « étranger ».

Ainsi le « pas-tout » n'est-il pas seulement marqueur dynamique de la différence des sexes. Il serait, nous dit Claude-Noële Pickmann, vecteur d'une affirmation du féminin susceptible de lui donner une autre place dans le monde. Il ne serait plus muet, il ne serait plus hors mots. Hypothèse touchant à la structure, qui demeure à interroger.

Faire lien là où l'hétérogène était exclu, faire lien à partir du lieu de l'altérité, tel est le pari de civilisation que pose, elle aussi, Jeanine Pirard-Le Poupon. Elle reformule avec minutie et questionne la thèse freudienne de l'asocialité féminine qui n'est au fond pensée — elle le montre — que par rapport au modèle patriarcal du tout phallique. Objecter au Un de l'ensemble, à l'Eros socialisant autour de l'amour du père, disposer d'un surmoi prétendument moins contraignant, sont-ce là des bases pour la prétendue asocialité des femmes ou pour un renouvellement du lien social ? Et quelle serait donc la portée sociale d'un appel à l'amour, éros réinventant le collectif à partir du « un avec un, du un avec une, du une avec une », dans un monde capitaliste où l'amour est forclos et la violence omniprésente ? Y a-t-il une spécificité du désir féminin quant à la pérennité de l'amour ? Une capacité propre aux dites femmes à nouer un lien d'élection à la jouissance Autre ? Un avenir susceptible de travailler les liens sociaux à partir d'un amour qui s'inventerait hors des prescriptions chrétiennes ? Mais quel « amour » ? Ce sont là des questions qu'il s'agit de reprendre.

J'en viens maintenant au texte de Christian Fierens, texte passionnant très inspiré par l'hégélianisme, où l'abord du féminin comme forme et comme contenu s'opère à travers une logique qui n'est pas purement formelle, et qui est celle du langage en exercice. Le féminin et le pas-tout sont ici pensés comme devenir, comme toujours en train de se construire au cœur même du langage pris entre logos et parole. Le féminin c'est ce qui traverse le logos quand il parle.

Lorsque le féminin apparaît c'est dans sa nouveauté, et il apparaît toujours en fonction de la négation.

En fait, devenir et puissance du négatif sont déjà à l'œuvre dans la théorisation freudienne. C. Fierens nous le rappelle avec la plus grande rigueur, qu'il s'agisse du rapport à la mère, au phallus, à la loi : on ne fait jamais que devenir femme. Mais il va beaucoup plus loin puisque son approche dialectique du féminin, l'amène à le penser, étape par étape, comme ce qui s'avère *au-delà* des figures de la raison. Ces figures sont déclinées en raison observante, rationalité bienveillante, raison accordant réel et rationnel. Eh bien chacune de ces raisons échoue à saisir le féminin. Cependant il faut en passer par elles pour ouvrir les portes, dans le mouvement même du savoir, à ce qui l'excède, et qui est la « vérité de l'esprit » à laquelle il s'agit de consentir. Or « la » vérité n'est pas-toute (Lacan déclarera : « on ne peut que la mi-dire »). C'est bien ce pas-tout de la vérité qui nous mettra sur la voie de ce féminin, qui est au-delà de toute raison, au-delà même d'un accueil de la vérité. Pour tenter de penser ce pas-tout de la vérité introduisant au féminin, il est alors fait appel à une figure — disons non freudienne — d'Antigone. « Ni une mère, ni une fille, ni une épouse », ni dans la possession de l'objet d'amour, ni dans l'identification, ni dans l'être ou l'avoir phallique : désir pur. Pourtant, comme on sait, contre Créon défenseur de la loi de la cité, Antigone se bat pour la loi divine de la famille. Et dans ce combat, chacun des protagonistes devient un criminel aux yeux de l'autre. Chaque raison en opposition à une autre, s'avérant criminelle, chacune s'expose au « renversement ». La féminité serait représentée non point par Antigone mais — je cite — par « le renversement nécessaire produit à l'intérieur de chaque raison ». C'est la faute originaire, le péché d'Ève. C'est la faute, la faille engendrant dans la culpabilité la dialectique propre à l'acte éthique. Renversement, dépassement, déplacement, aucune raison n'est toute, aucune raison n'est stable, l'Autre est barré. Le féminin portant la barre sur l'Autre, divise, aliène et interroge. Niant ce qui se présente, il est principe de relance d'un processus toujours en devenir. C. Fierens évoquera le « voyage » du pas-tout, et nous montrera comment la 4^{ième} formule — Pas tout x $\Phi(x)$ — travaille les trois autres et leur confère un sens où se trouve mis à mal tout principe d'universalité.

Dès la première formule, l'éclairage par le pas-tout met en question le pour-tout comme principe figé de classification. Si la raison phallique, dans son fonctionnement, est sous le coup du pas-tout, alors comme fonction de désidération, elle se pose déjà comme transformation d'un pur agrégat sans raison fixe.

Quant à l'exception, non barrée, « chien et berger » de l'agrégat, elle assurerait les seuls moyens logiques pour dieu et La femme d'exister. Mais non ! Là aussi à la lumière du pas-tout, la négation s'introduit et fait vaciller l'exception : dieu, la femme n'existent pas.

Selon la troisième formule, le féminin ne se présente pas comme extérieur existant. Il n'existe aucune, aucune exception qui dise non au $\Phi(x)$. Mais sous la houlette du pas-tout, le féminin s'avère comme réserve intérieure et infinie, susceptible d'avoir prise sur le tout et de le mettre en question.

Cet aperçu outrageusement partiel et schématique du texte de Christian Fierens ne m'empêche pas de désirer quelques éclaircissements quant aux liens entre cette puissance du négatif sans laquelle on ne peut parler de féminin et le « Il n'existe aucune qui s'excepte et dise non à la fonction phallique ». Le négatif ici consisterait-il à porter la barre sur le La de La Femme ?

Par ailleurs ce texte me pose un problème quant à la différence entre « féminin » et « féminité », les deux termes semblant l'un et l'autre utilisés sans discrimination par l'auteur. Pour moi « féminité » renvoie à une essence intemporelle et « féminin » à ce qui serait l'apanage privilégié des dites femmes quant à la logique phallique, mais aussi celui des dits hommes : le qualificatif d'une position.

C'est pourquoi l'intitulé du numéro « De la Féminité » fait pour moi question.

Gérard Pommier reprend pour nous, en quelques pages, le fabuleux roman de Mishima quant à la cure d'une femme frigide, c'est-à-dire sourde à « la musique » de la jouissance sexuelle. La constellation de l'Autre, tous les traits contingents et déterminant la frigidité du corps de l'héroïne, nommée Reiko, sont ici rassemblés. Amant à Tokio que l'on fascine et attache en se refusant à jouir avec lui ; fiancé violeur que l'on fuit et dont le frère prendra la relève, frère lui-même relais d'un père qui viole, figure de séducteur fantasmatiquement assassiné pour ce trauma, puis sanctifié ; tentative de mettre en scène un combat entre deux hommes, la jouissance surgissant de la mort d'un des deux — « il faut bien qu'un père meure pour qu'une jouissance exogame procède [...] » ; amants successifs promis au néant (rêves de leur suicide, de leur maladie, etc.) ; jouissance à sauver un impuissant ; auréole de la sainte volant dans les bas fonds au secours du fiancé violeur atteint d'un cancer, avilissement devenant souvenir de sainteté, sado-masochisme converti en cérémonie sacrée, j'en passe, j'en passe... et en viens à la question centrale du père dans cette affaire.

Gérard Pommier pose que Reiko confond dramatiquement le père mort (le père symbolique celui que Lacan nomme le « vrai père » dans « Subversion du sujet ») et la mort. Cette confusion fait de sa jouissance à elle, Reiko, si elle surgissait, un meurtre. Cette « musique » assassine le père, c'est ce qui est affirmé et soutenu à tous les tournants du texte. Et pourtant, comme toujours, les choses sont plus complexes. Puisqu'il est également soutenu que la frigidité tue le père en chaque amant, même si cette frigidité fait moins jouir que de voir mourir vraiment le père. En vérité, l'orgasme indicible, hors mots, hors tout, cela qui secoue un corps de femme et le laisse pantelant, se présente selon

l'auteur, comme la résolution de tous les pôles extrêmes présents dans le fantasme de séduction. La sainte et l'avilie, l'assassine et celle qui sauve etc. tous ces contraires qui traquent la jouissance en jeu dans le couple séduire/être séduite, se dénoueraient, pour autant que la possibilité s'avère d'un consentement, d'un laisser être l'orgasme, tant recherché.

En vérité cependant, la structure qui lie le désir à la loi témoignerait de ce que le père mort, irreprésentable, sacré, père symbolique, père du nom, cause du désir, demeure un père à castrer. De là à généraliser l'équation Féminité = Castration il n'y a qu'un pas. Toute la question est bien de savoir s'il faut faire endosser aux seules dites femmes le poids de ce conditionnement structural du désir par la castration. Cette question, présente dans le texte de Gérard Pommier, mérite d'être reprise.

Trois articles encore. Celui de Marie Pesenti-Irrmann tout à fait passionnant, intitulé « La mère et le féminin ». Convaincue de l'intérêt qu'il y a à penser l'infanticide, je ne suis pas sûre cependant de la suivre jusqu'au bout quant à l'hypothèse qu'elle avance à propos d'Electre et de Médée. Prenons Médée. C'est un exemple. Mais le texte de Marie Pesenti donne à penser que toute femme serait potentiellement une Médée, c'est-à-dire une meurtrière de ses enfants, dès lors que la perte de l'époux, de l'Un qui la désire et dont elle dépend, cette perte non seulement défait la femme en elle, mais l'entraîne aussi à renoncer au tout de la mère, c'est-à-dire qu'elle ne vit plus ceux qu'elle a engendrés comme support de sa jouissance phallique. Médée ne se veut pas toute mère, certes. Elle est aussi amante, asservie hélas à l'Unique objet de son désir. Que Jason qu'elle aime et désire la lâche pour une autre femme, plus moyen pour elle de se reconnaître ni comme femme ni comme mère. Elle ne peut plus être qu'en proie à la déchirure, à son horreur et à la douleur. Livrée seulement à la faille dans l'Autre, la voilà sans repère, désarrimée, perdue et ... meurtrière.

Mais faire don à l'enfant du lieu de la déchirure, renoncer au tout de la mère et par là même ouvrir à cet enfant les portes du féminin, est-ce pour autant assimilable à son meurtre réel, tel que Médée en donne l'exemple ? Il ne faudrait pas retomber dans la confusion du mort et de la mort dont nous parlait Gérard Pommier à propos de Reiko. Le meurtre symbolique n'est pas passage à l'acte.

Je suis en tout cas persuadée que le nouage féminin/maternel/ meurtre de l'enfant est une question centrale de notre société, nouage qui mérite absolument d'être encore et toujours pensé.

« Femme d'un homme », le texte de Sol Aparicio est un petit bijou clinique. En quelques pages, nous sommes plongés dans le processus d'une cure où ce que dit la patiente, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle croit de bien ou de mal, ce qui lui vient du discours idéologique, et les effets réels des points de butée de sa structure, sont relatés avec une finesse et une clarté merveilleuses.

L'énoncé de la plainte de la patiente « je ne me sens pas femme », son sentiment de n'avoir pas été voulue, ses interrogations quant à l'homme avec qui elle partage sa vie (il l'encombre avec ses attentions, va-t-elle s'en séparer ?) tout cela tombe, lorsque cet homme lui propose de l'épouser et donc de devenir sa femme. De non désirée elle devient femme, avec une place et un nom. Elle peut prendre la parole. Elle peut se faire confiance.

Pourtant l'opération signifiante du mariage laisse un reste : la « devenue femme » ne l'est pas toute. En tout cas, elle continue impérativement de sucer (son pouce ?). Plaisir solitaire, plus-de-jouir honteux, infantile, qui sont questionnés par la « suçoteuse ». Cette jouissance pulsionnelle du « sucer » devient symptôme du rapport sexuel qu'il n'y a pas. Mais la patiente, elle, continue d'y croire à ce rapport : pourtant, avec cette jouissance elle montre que celui qu'elle aime n'est pas celui qu'elle désire ou avec qui elle jouit. C'est donc la poursuite du travail analytique qui selon la formule de Lacan — à l'époque où il écrit sur Dora — lui livrera la clef de sa féminité en s'acceptant comme « objet du désir de l'homme ».

Ce beau texte a le don de vous laisser sur votre faim. C'est une vertu. On a envie de lire la suite. Il a peut-être le défaut de programmer la fin de cette analyse, en collant de trop près à la théorisation freudo-lacanianne.

J'en viens enfin au texte de Vannina Micheli-Rechtman, « Art et psychanalyse : le pas-tout et la représentation de la féminité dans les arts visuels contemporains. »

Qu'une femme crée et qu'elle expose ce qu'elle crée est déjà un acte qu'il s'agit de saluer dans un monde où la création a été pendant des siècles un domaine réservé aux hommes (avec quelques exceptions comme d'habitude).

Vannina nous parle des « Performances » de Vanessa Beecroft qui expose « pour être vus » des corps vivants de femmes plus ou moins vêtues et de tous âges. Elles sont là, elles attendent. Elles ont comme consigne de ne pas être sexy. Ça, c'est déjà en tout cas une accusation portée contre les représentations contemporaines dominantes du corps des femmes : très jeunes, très minces, ou alors avec des seins outrageusement gros.

Dès lors des questions se posent tournant autour des paradoxes de l'art : l'image typique du féminin indéfiniment remplacée selon les discours de chaque époque existe-t-elle comme permanence substantielle derrière la succession des représentations ? Est-ce que Vanessa Beecroft montre à sa manière le pas-tout, construisant ainsi une image des femmes susceptibles d'atteindre leur être-femme ? Nous sommes en tout cas invités à penser qu'un œil féminin traduit mieux le mystère féminin, à la condition de sacrifier les semblants par lesquels le féminin consiste. Mais l'art n'est-il pas le comble du semblant ? Je ne m'engagerai pas ici dans quelque discussion que ce soit. Il y faudrait des heures. Notons qu'à la fin de son article, l'auteur déclare que dans

ces images de femmes par une femme, la féminité demeure introuvable, irréductible.

Nous avons évoqué les seuls articles consacrés à la problématique féminine dans ce numéro 11 de *La Clinique lacanienne*. Il y a plusieurs autres travaux passionnants sous la rubrique « Questions cruciales pour la psychanalyse », dont nous ne pouvons parler dans le cadre que nous nous sommes fixé.

Espérons que notre présentation très schématique laissera entendre la richesse et la complexité de ce numéro. Même s'il me semble que ne s'y problématise pas assez une pensée spécifiquement psychanalytique, sur l'oppression spécifique, l'inégalité spécifique et les violences spécifiques encore et toujours réservées aux dites femmes.